

Celui qui racheta son père et sa mère de l'enfer.

F-M. Luzel - Légendes chrétiennes de Basse-Bretagne - I - 254-265

Au temps jadis, il y avait au château de Kerjean, en Braspartz, un riche et puissant seigneur qui avait trois fils.

Quand moururent leur père et leur mère, les trois jeunes seigneurs menèrent joyeuse vie, et bientôt ils eurent mangé tout ce que leur avaient laissé leurs parents. L'aîné, qui s'appelait François, voulut alors quitter le pays et voyager, pour chercher fortune. Il fit donc ses adieux à ses deux frères et partit.

Il rencontra bientôt sur sa route un vieillard à mine vénérable qui lui demanda :

— Que cherchez-vous, jeune homme ?

— Je cherche du travail, pour gagner ma vie, répondit-il.

— Vous ne me paraissez guère avoir l'habitude du travail, pourtant.

— J'ai été riche ; mais j'ai follement dépensé ce que m'avaient laissé mes parents, et, à présent, il me faut travailler pour vivre.

— Eh bien ! venez avec moi, et je verrai ce que je pourrai faire pour vous.

Et le jeune homme suivit le vieillard. Celui-ci remmena avec lui dans un beau château, le fit manger et le conduisit ensuite à son lit, et lui dit qu'il n'aurait pas besoin de se lever, le lendemain matin, jusqu'à ce qu'il entendît sonner la cloche. Il ajouta qu'il lui ferait connaître, le lendemain, les conditions de son engagement. Puis il s'en alla.

François dormit on ne peut mieux, satisfait d'avoir affaire à un maître qui paraissait si bon, et il s'éveilla vers six heures, le lendemain matin. Comme il

n'entendait sonner aucune cloche, il s'ennuya dans son lit, se leva à sept heures et descendit. Le vieillard lui dit :

— Je vous avais recommandé de ne descendre que lorsque vous entendriez sonner la cloche ; est-ce que votre lit n'était pas bon ?

— Si, sûrement, maître ; mais, une fois éveillé, le matin, je n'aime pas à rester au lit, et je n'ai pas cru mal faire en me levant à sept heures.

— C'est bien ; déjeûnez toujours, puis je vous indiquerai votre travail de la journée.

François déjeûna, et, quand il eut fini, le vieillard lui fit signe de le suivre. Il le conduisit dans une vaste cour, où il y avait un grand troupeau de moutons, et lui dit :

— Voilà un troupeau de moutons que vous aurez à garder, tous les jours, jusqu'au coucher du soleil, et, au bout de l'année, si je suis content de vous, vous recevrez cent écus.

— Cela me convient, répondit François ; ce n'est pas là une besogne bien difficile.

— Je dois vous dire encore, reprit le vieillard, que vous ne devez jamais mentir, car, au premier mensonge, je vous renverrais, sans le sou.

— C'est entendu, maître ; mais où faut-il conduire les moutons ?

— Vous n'avez qu'à les laisser marcher devant vous et à les suivre ; ils savent bien où ils doivent aller. Quand ils s'arrêteront, vous vous arrêterez aussi, et, au coucher du soleil, vous les ramènerez.

— C'est bien, maître, je ferai exactement comme vous dites, car je désire vous contenter.

Et les moutons sortirent alors de la cour, un grand bélier à la tête du troupeau, et François les suivant. Ils passèrent, tôt après, auprès d'une fontaine. Les moutons continuèrent de marcher, sans y faire attention. François, en voyant l'eau limpide et claire, se dit :

— Voilà de l'eau qui doit être bien bonne ! Il faut que j'en boive, pour voir.

Et il en but, dans le creux de sa main, et la trouva, en effet, délicieuse. Puis il se remit à suivre ses moutons, qui allaient toujours. Peu après, ils passèrent auprès d'une autre fontaine remplie de lait. Les moutons continuèrent de marcher, sans s'arrêter. Mais François s'arrêta, tout étonné, et s'écria :

— Tiens, une fontaine de lait ! Jamais je n'avais vu pareille chose ; il faut que j'en boive.

Et il en but, et puis il suivit encore son troupeau. Ils arrivèrent alors à une troisième fontaine, qui était de vin rouge. Les moutons continuèrent leur marche. Mais François s'arrêta encore et but à la fontaine de vin rouge, comme aux deux autres, et il en but tant même, qu'il se trouva ivre et s'endormit sur le gazon, auprès. Quand il se réveilla, le soleil se couchait, et il vit les moutons qui rentraient. Il ne savait où ils avaient été, et il les suivit encore. Quand il arriva dans la cour du château, le vieillard, qui l'attendait, lui dit :

— Vous voilà de retour ?

— Oui, maître, comme vous me l'aviez recommandé, au coucher du soleil.

— C'est bien ! et qu'avez-vous vu d'extraordinaire ?

— Ma foi, j'ai vu d'abord une fontaine dont l'eau était bien limpide et bien claire.

— Et vous en avez bu ?

— Oui, j'en ai bu ; j'avais soif.

— Qu'avez-vous vu ensuite ?

— Ensuite j'ai vu une autre fontaine, une fontaine de lait, ce que je n'avais jamais vu encore.

— Et vous en avez encore bu ?

— Oui, j'ai bu à celle-là aussi.

— Et après ?

— Après, j'ai vu une troisième fontaine, une fontaine de vin rouge, cette fois.

— Et vous en avez bu, comme des autres ?

— Non, je n'ai pas bu à celle-là.

— Vous y avez bu, et vous vous êtes enivré, et vous n'avez pas suivi plus loin votre troupeau. Vous êtes un mauvais berger, et vous avez menti. Vous vous rappelez nos conditions ? Vous pouvez donc vous en aller ; je n'ai pas besoin de vous, et je ne vous dois rien.

Et il lui fallut partir, sans le sou. Il revint vers ses frères, dans un état fort piteux, et leur raconta ce qui lui était arrivé.

— Eh bien ! moi, je veux voyager aussi, — dit alors le second frère, qui s'appelait Yves, — et j'espère ne pas m'en retourner dans un aussi piteux état.

Et il partit, et ne fut pas plus heureux que son aîné. Il lui arriva absolument comme à celui-ci. Il rencontra le même vieillard, alla avec lui à son château, but aux trois fontaines, s'enivra à la fontaine de vin rouge, mentit et fut aussi renvoyé, sans le sou.

En le voyant revenir dans un aussi triste état que François, le cadet, qui avait nom Jean, voulut partir à son tour.

Il rencontra aussi le même vieillard que les deux autres et alla aussi avec lui à son château. Mais, le lendemain matin, il ne se leva pas avant que la cloche n'eût sonné, et, au moment de partir avec les moutons, le vieillard lui fit les mêmes recommandations qu'à ses deux frères. Il sortit alors du château et suivit le troupeau. Il arriva bientôt à la fontaine d'eau limpide et claire, et, en la voyant, il s'agenouilla et dit :

— Si cette fontaine était faite des larmes que répandit la sainte Vierge, quand son divin Fils mourut pour nous, sur la croix !...

Et il récita cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis il se releva, et ses moutons, qui l'avaient attendu pendant qu'il priait, continuèrent de marcher.

Arrivé à la fontaine de lait, il dit :

— Si cette fontaine était faite du lait que fournit la mère de notre Sauveur pour nourrir son divin Fils !...

Et il s'agenouilla encore, et récita cinq *Pater* et cinq *Ave*, et les moutons s'arrêtèrent pendant qu'il priait, puis ils continuèrent leur route et arrivèrent à la fontaine de vin rouge. Jean s'agenouilla pour la troisième fois, en disant :

— Si cette fontaine était faite du sang que répandit notre divin Sauveur sur la croix !...

Et il récita encore cinq *Pater* et cinq *Ave*, puis les moutons, qui semblaient prier aussi, se remirent en marche, et il les suivit.

Ils arrivèrent alors à un grand château d'une forme étrange. La porte de la cour en était grande ouverte, et les moutons y entrèrent et se couchèrent sur le pavé. Jean entra aussi, à leur suite. Il fut étonné de ne voir aucune porte pour entrer dans le château, ni personne à qui parler.

Une échelle était appuyée contre la muraille d'une grosse tour. Il monta à cette échelle et regarda dans l'intérieur de la tour par la fenêtre du premier étage. Il vit une vaste salle remplie de feu et de flamme, et, au milieu du feu, une infinité d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition, torturés par des diables et des monstres affreux. Et c'était partout des cris et des imprécations épouvantables. Il recula d'effroi et d'horreur. Mais, comme il lui avait semblé reconnaître dans la fournaise ardente son père, sa mère et sa tante, il regarda de nouveau, et, s'étant assuré que c'était bien eux, il leur cria :

— N'est-il pas possible, mes pauvres parents, de vous retirer de là, à quelque prix que ce soit ?

— Hélas ! non, répondirent-ils, car nous sommes ici dans l'enfer !

Il monta alors plus haut, l'âme navrée de douleur, et regarda par une autre fenêtre placée au-dessus de la première. Et il vit une autre fournaise ardente, immense, et pleine aussi d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition ; et là encore, il reconnut plusieurs personnes. Et tous ces malheureux tendaient vers lui des mains suppliantes et lui criaient :

— Ayez pitié de nous ! tirez-nous d'ici !...

— Et comment pourrais-je le faire, pauvres malheureux ?

— En priant Dieu et en faisant dure pénitence.

— Je prierai Dieu pour vous, et je ferai dure pénitence.

Et il monta plus haut encore, et, par une troisième fenêtre, il vit un jardin délicieux, rempli de belles fleurs aux suaves parfums, de chants, de musique et d'anges radieux. Il y vit aussi grand nombre de gens de tout âge et de toute condition, des évêques, des prêtres, des moines, des religieuses, des vieux solitaires, et beaucoup de gens du peuple, des paysans et des paysannes, des artisans, des mendiants, et tous étaient rayonnants de bonheur et chantaient les louanges de Dieu. Et au milieu de cette foule de bienheureux, il reconnut son maître, le vieillard à qui appartenait les moutons. Il était là comme un roi au milieu de son peuple, et tous l'aimaient et chantaient ses louanges. Et le vieillard, l'ayant aperçu, le salua avec un sourire et lui dit de faire une demande, et qu'il la lui accorderait, quelle qu'elle pût être, parce qu'il était content de lui.

— Eh bien ! maître, dit alors Jean, puisque vous avez cette bonté, je vous demande de vouloir bien mettre un terme aux souffrances de mon père, de ma mère et de ma tante, que j'ai vus, plus bas, dans un lieu dont la pensée seule fait frémir d'effroi et d'horreur !

— Hélas ! mon pauvre enfant, cela ne se peut pas, car ils sont dans l'enfer, d'où l'on ne sort plus, une fois qu'on y est.

— Oh ! mon bon maître, ne repoussez pas ma prière ; exigez de moi, en échange, telle pénitence qu'il vous plaira, et, quelque dure qu'elle puisse être, j'aurai le courage de tout souffrir, pour délivrer mes pauvres parents, qui sont si malheureux !

— Eh bien ! mon enfant, j'y consens, tant ta charité et ta foi sont grandes.

Écoute donc à quel prix tu peux les délivrer : tu ceindras autour de ton corps nu

une ceinture de fer garnie de clous dont les pointes aiguës, tournées en dedans, te déchireront la chair ; je fermerai cette ceinture avec une petite clé d'or, que je jeterai ensuite au fond de la mer, et ta pénitence ne finira que lorsque tu retrouveras cette clé, pour ouvrir la ceinture. Tu te retireras dans quelque bois, où tu vivras, comme tu pourras, de racines, d'herbes et de fruits sauvages. Vois si tu te sens le courage d'accomplir jusqu'au bout une telle épreuve.

— Oui, maître, je l'accomplirai, avec l'aide de Dieu !

Alors fut apportée une ceinture de fer garnie de clous aux pointes aiguës et tournées en dedans ; on la lui mit sur son corps nu, et on la ferma avec une petite clé d'or, qui fut ensuite jetée dans la mer. Puis, on lui dit de retourner dans son pays et de se retirer au fond d'un bois, pour accomplir sa pénitence.

Jean, après une marche longue et pénible, arriva auprès de ses frères, qui ne le reconnurent pas d'abord, tant il était maigre et décharné ! Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour de son départ. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait vu. François et Yves, en apprenant que leur père, leur mère et leur tante étaient damnés, dans l'enfer, mais que néanmoins le Seigneur voulait bien rendre leur délivrance possible, se vouèrent aussi à la pénitence, pour aider leur jeune frère dans la terrible épreuve qu'il avait acceptée. Leur vie n'avait pas été exemplaire jusque-là, et le récit de leur cadet les avait effrayés pour eux-mêmes. L'un d'eux se retira donc dans le bois du Crannou, l'autre dans le bois du Fréau, et Jean établit son ermitage dans le bois de Huëlgoat.

Après plusieurs années de cette vie que pratiquaient seuls les saints des anciens temps, un jour que Jean était en prière, selon son ordinaire, il entendit une voix du ciel qui lui disait d'aller rejoindre ses deux frères, afin de se rendre avec eux dans la ville de Morlaix. Dieu le voulait ainsi. Les trois frères ermites prirent

ensemble la route de Morlaix, et, en les voyant passer sur les chemins, les habitants du pays s’effrayaient et se demandaient si ce n’étaient pas trois morts sortis de quelque cimetière. En arrivant dans la ville de Morlaix, comme ils passaient par le marché aux poissons, deux femmes s’y querellaient au sujet d’une petite clé d’or qui venait d’être trouvée dans le ventre d’un poisson, et à la possession de laquelle elles prétendaient toutes les deux. Il y avait un grand rassemblement autour d’elles.

— Rapportez-vous-en, dit quelqu’un, au jugement de ces trois saints hommes qui passent.

Les deux femmes y consentirent, et on pria les trois ermites de s’approcher. On leur expliqua le sujet de la querelle, et on leur présenta la clé d’or. Jean reconnut sur le champ la clé de sa ceinture. Il la prit, la mit dans la serrure, et l’ouvrit facilement.

Aussitôt il s’affaissa sur lui-même, et mourut sur la place. Et l’on vit alors deux anges blancs qui descendirent du ciel et l’emportèrent au paradis !

Quant aux deux autres, ils ne tardèrent pas à mourir aussi dans le couvent des capucins de Morlaix, et ils allèrent rejoindre leur frère, leur père, leur mère et leur tante, qui les attendaient dans le paradis de Dieu !

Conté par Guillaume Le Goff, laboureur, au bourg de Braspartz (Finistère).

Les fontaines où il ne faut pas boire et dont l’eau fait dormir ont quelque analogie avec celles de l’*Homme aux dents rouges*, du recueil de M. Bladé : *Contes populaires recueillis en Agenais*.

La leçon morale qui ressort de ce conte, c'est la toute-puissance de la foi et de la pénitence. Cette morale était chère aux écrivains du moyen âge. C'est aussi celle de la légende de saint Grégoire le Grand, dont la fin ressemble à notre conte. En voici une analyse très-sommaire :

Grégoire, d'après cette légende, est le fruit de l'union incestueuse d'un frère et d'une sœur. La fatalité, qui le poursuit comme Œdipe, lui fait plus tard épouser sa propre mère, sans le savoir. Lorsqu'il découvre l'horrible vérité, il s'enfuit secrètement, vêtu de haillons. Il erre au hasard et arrive sur le bord de la mer. Il demande l'hospitalité à un pêcheur. Celui-ci le repousse grossièrement et plaisante sur son embonpoint, qu'il trouve étrange chez un mendiant. La femme du pêcheur intercède pour l'étranger, et on lui permet de passer la nuit dans la cabane, sur la paille. Pendant le repas, Grégoire ne veut accepter qu'un morceau de pain d'orge. Le pêcheur continue de railler son hôte. Il lui conseille de se faire ermite. Grégoire répond qu'il cherche précisément un lieu qui lui convienne. Le pêcheur lui propose une roche abrupte et aride, qu'il connaît sur la côte. « J'ai même là, ajoute-t-il, de bons fers que je vous mettrai aux pieds, si vous voulez ». Grégoire accepte. Le pêcheur le conduit alors à la roche, l'y enchaîne solidement, puis il jette la clé à la mer, en disant : « Quand cette clé se retrouvera, vous sortirez d'ici. » Grégoire demeure sur la roche dix-sept ans, n'ayant pour toute nourriture que les coquillages que le flot y apporte parfois à ses pieds. Il est nu, exposé au soleil, au froid, à la tempête, à toutes les intempéries des saisons.

Les dix-sept ans écoulés, des ambassadeurs romains arrivent à la cabane du pêcheur. Ils sont à la recherche d'un pénitent nommé Grégoire, qui vit sur une roche solitaire, au bord de l'Océan. Un ange les a avertis de donner ce pénitent pour successeur au souverain pontife qui vient de mourir. Le pêcheur leur dit qu'il connaît la retraite de celui qu'ils cherchent. On trouve dans le ventre du poisson qui est servi au repas la clé qui a été jetée à la mer, il y a dix-sept ans. Au matin, les ambassadeurs se font conduire au rocher. Ils aperçoivent Grégoire, décharné, « velu et chenu ». Ils lui annoncent qu'ils viennent le chercher pour l'élever au Saint-Siège de Rome. Grégoire repousse leurs instances ; il finit par s'écrier : « Je ne quitterai ce lieu que lorsqu'on me rapportera la clé des fers que j'ai aux pieds. »

Les ambassadeurs lui présentent alors la clé, et Grégoire cesse de se défendre. C'est ainsi que ce « fort pêcheur » devint le chef de l'Église et le vicaire du Christ.

Cependant sa mère, avancée en âge, vient à Rome, demander l'absolution de ses péchés. La mère et le fils se reconnaissent. La mère entre dans un couvent, où le Saint-Père vient souvent la visiter. Tous deux meurent saintement.